Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 34 (1946)

Artikel: Questions actuelles : les caractères de la philosophie russe d'après Nicolas Berdiaeff

Autor: Reymond, Arnold

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380471

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUESTIONS ACTUELLES

LES CARACTÈRES DE LA PHILOSOPHIE RUSSE D'APRÈS NICOLAS BERDIAEFF

Dans la collection « Etre et penser », M. Eugène Porret a publié en 1944 un volume très pertinent sur *La philosophie chrétienne en Russie, Nicolas Berdiaeff*. Ce livre comprend deux parties. La première est un aperçu vivant et suggestif des sujets que voici : essence du Christianisme russe, débuts de la philosophie religieuse (Tchaadeff) ; l'idéal slavophile (Ivan Kireevski, Alexis Khomiakoff) ; le pessimisme historique (Constantin Léontieff) ; l'humanité déifiée (Vladimir Solovieff) ; sophiologie et apocalyptique. La deuxième partie est entièrement consacrée à Berdiaeff et expose ses idées sur le rôle de la philosophie, l'anthropologie chrétienne, la philosophie de l'histoire, le communisme et le christianisme.

A propos de ce remarquable ouvrage il nous paraît intéressant de signaler les thèses que Nicolas Berdiaeff a présentées à Varsovie (1) et où il indique quels sont à ses yeux les caractères de la philosophie russe.

1. La philosophie cherche la vérité, et la vérité ne peut être nationale. Mais les nations peuvent être douées de différents pouvoirs de connaissance qui leur révèlent différents aspects de la vérité.

2. Il y a en philosophie des éléments scientifiques et des éléments prophétiques.

L'élément prophétique de la philosophie est précisément le plus national.

La pensée russe s'est formée à mesure que le peuple russe se posait le problème de sa conscience nationale et qu'il tentait de le résoudre. C'est pour cela que cette philosophie est avant tout historio-sophique. Le problème central est pour elle celui de la mission, de la vocation du peuple russe. — D'autre part, comme à l'origine même de l'histoire russe nous trouvons le

(1) *Second congrès polonais de philosophie.* (Varsovie, 1937) Rapports et comptes rendus, p. 37 s.

christianisme oriental, il suit de là que la pensée russe a évolué vers une philosophie religieuse. La religion orthodoxe n'a pas traversé la période scolastique, mais seulement la période patristique.

La pensée russe du XIXe siècle essaie donc de construire une philosophie chrétienne en se servant de la philosophie allemande, de même que les docteurs de l'Eglise russe orientale se sont servi de la philosophie grecque.

3. L'influence de Schelling et de Hegel sur la pensée russe :

L'un des thèmes fondamentaux de la pensée russe, c'est la tentative de surmonter Hegel. La philosophie russe originale débute par une critique du rationalisme et de l'individualisme de l'Europe occidentale. Elle rejette le point de départ cartésien. Le problème essentiel de cette philosophie, c'est le rapport de la connaissance à la foi. L'être nous est donné dans un acte de foi. La foi éclaire la raison. La connaissance intégrale est celle qui se sert de tous les pouvoirs de l'esprit : union de la raison théorique et de la raison pratique. La philosophie russe s'est toujours beaucoup intéressée aux questions religieuses, morales et sociales. Caractère antirationaliste et antiintellectualiste de la théorie de la connaissance. C'est dans la philosophie russe que s'est développée la gnoséologie proprement dite de l'Eglise russe. La connaissance qui nous met en contact avec l'être n'appartient pas à la raison individuelle. C'est uniquement par participation à la raison universelle, au moyen de la foi, qu'on arrive à reconstruire la raison dans son intégrité et à vaincre la maladie du rationalisme. Telles sont les philosophies de Chomiakow, de Wl. Solovieff, du prince Troubetskoï. La philosophie a un caractère ontologique ; elle a passé au commencement du XXe siècle par une période de renaissance qui a définitivement établi la tradition platonicienne d'ontologisme et d'intuitionnisme. Le problème de la liberté acquiert aussi une grande importance dans cette philosophie et il y est caractérisé par une opposition radicale au déterminisme. On peut admettre qu'il y a en Russie une école philosophique spécifique, fortement imprégnée de christianisme.

Arnold REYMOND.

UN DÉBAT THÉOLOGIQUE AUX ÉTATS-UNIS

Le renouveau biblique qui caractérise la théologie européenne de ces vingt dernières années suscite un immense intérêt au sein du protestantisme américain. L'influence des théologiens « continentaux » (= européens), comme on les appelle, est très grande de l'autre côté de l'Atlantique. Elle s'exerce par leurs écrits, dont plusieurs ont été traduits en anglais, par des

contacts personnels, comme la visite d'Emil Brunner à l'Université de Princeton en 1937, ou celle de Karl Barth, qu'on espère à l'Université de Columbia (New-York), et par la présence des théologiens européens que les circonstances ont fixés aux Etats-Unis. Le plus célèbre d'entre eux est Paul Tillich, anciennement à Marburg, aujourd'hui professeur à l'« Union Theological Seminary » (New-York). Les Américains se demandent si le nouveau biblicisme apportera un enrichissement aux Eglises d'Europe ou si, au contraire, elles sont menacées, du fait de la nouvelle orientation théologique, de sombrer dans un obscurantisme caractérisé par la méfiance, bien plus par le mépris de toute critique historique.

Comme il était difficile d'interroger sur ce sujet un théologien européen, l'éditeur du *Christian Century*, important hebdomadaire religieux paraissant à Chicago, s'est adressé à un Européen exilé, le professeur Otto Piper, qui enseigne la théologie historique à la Faculté de Princeton. Ce séminaire, qui se rattache à l'Eglise presbytérienne d'Amérique, demeure une citadelle de l'orthodoxie. Les difficultés qu'y rencontra notre compatriote Brunner, dont l'enseignement fut jugé trop libéral, sont instructives à cet égard. Le point de vue de M. Piper et les réactions qu'il a suscitées sont utiles à qui veut connaître la situation théologique actuelle aux Etats-Unis.

M. Otto-A. Piper est né en Allemagne en 1891, dans un milieu de vieille piété luthérienne. Il a fait ses études à Marburg et surtout à Iéna. Ses maîtres appartiennent à l'école néokantienne. Ce sont Heinrich Weinel, Willy Staerk et Bruno Bauch. Un semestre à Paris lui fait connaître la Faculté de théologie du boulevard Arago. Il subit aussi l'influence de Charles Wagner et de Wilfred Monod. Simple soldat pendant la guerre de 1914-18, il termine ses études après l'armistice. Dès 1920, il enseigne la théologie systématique à Goettingue. Il y publie ses premiers ouvrages importants : *Les fondements de l'éthique* (1928-1930) et *Vérité de Dieu et vérité de l'Eglise* (1933). L'accès au pouvoir du national-socialisme le mit en conflit avec le régime, comme Barth, dont il fut le collègue. Il s'exila en Grande-Bretagne, puis aux Etats-Unis, où il trouva une seconde patrie.

Dans une série de quatre articles groupés sous le titre général « Ce qu'est pour moi la Bible » (*Christian Century*, 27 février, 6, 13, 20 mars 1946), il expose son point de vue, qui n'a rien de nouveau pour nous autres Européens. Il commence par affirmer la légitimité de la critique biblique. Si les textes sacrés sont un document historique, ils peuvent être comme tels soumis aux investigations des savants. Mais il affirme surtout sa thèse fondamentale, sans laquelle il ne saurait y avoir d'exégèse biblique : l'unité substantielle des deux Testaments. La Bible tout entière a pour but d'annoncer un seul et même message, l'ordre de Dieu demandant l'obéissance de l'homme et lui offrant le salut en Jésus-Christ. Cette autorité de la Bible se fonde sur le témoignage de notre foi et son message n'est accessible qu'aux croyants illuminés par le Saint-Esprit. Si Dieu a parlé dans le passé, comme le montrent les écrits sacrés, il parle aujourd'hui encore au croyant par la Bible.

Celle-ci n'est pas seulement un document renfermant les paroles de Dieu, c'est la Parole que Dieu adresse aujourd'hui à ses fidèles. On reconnaît là, et l'auteur ne manque pas d'y insister, l'idée de la Bible, moyen de grâce, si importante dans la théologie de Luther. De la place centrale et unique faite à la Bible, source de vérité, se définit la conception que le théologien germano-américain a de l'histoire. Celle-ci — et il s'agit bien entendu de toute l'histoire — est histoire du salut et ne se comprend qu'en partant de Jésus. Tout ce qui l'a précédé est à considérer comme une préparation à sa venue, tout ce qui suit est la continuation de son activité terrestre.

Ce point de vue n'a pas été admis sans susciter de nombreuses réactions. Parmi les lettres arrivées à la rédaction du *Christian Century*, plusieurs s'insurgent contre l'attitude du professeur Piper. Un correspondant craint que le *Christian Century* n'ait « succombé à la vague de fondamentalisme sophistique qui envahit les chaires et les facultés américaines ». Pour un autre, la religion de Piper est une religion périmée. Dans un article de valeur (10 avril), M. Morton S. Enslin, professeur de Nouveau Testament au « Crozer Theological Seminary » (Chester, Penn.), répond que la thèse du Dr Piper n'est pas seulement fausse, mais hors de propos dans le monde moderne. S'il vivait au premier siècle, son point de vue serait compréhensible, et M. Enslin termine sa protestation en déclarant que la « conception de l'histoire du salut avec son Dieu entièrement autre, exigeant une foi qui s'oppose à la raison, n'a aucun sens ». Pour lui, il n'existe qu'un fondement solide, c'est l'effort courageux de l'homme pour se sauver lui-même.

Cet article, à son tour, attira au journal une volumineuse correspondance de partisans ou d'adversaires. On se mit à opposer la Bible de Piper à celle d'Enslin. Le premier a chanté « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts » et le second « Gloire à l'homme ». Pour quelques-uns, la position d'Enslin est « la seule que des gens intelligents puissent adopter ». « Seuls des hommes tels que lui peuvent attirer à l'Eglise les jeunes du XXe siècle. C'est le seul espoir pour le christianisme moderne. » Pour d'autres, cet artice est « un soufflet sur le visage de tout chrétien. Il n'est pas seulement non chrétien, mais antichrétien. »

Il serait facile de multiplier ces citations, mais en signalant cette polémique aux auteurs de la *Revue*, mon désir est simplement de montrer que les débats théologiques aux Etats-Unis ne diffèrent pas, quant au fond, de ceux que nous avons en Europe, à quelques années près cependant.

Georges PIDOUX.